

La princesse Nadia au Théâtre Lumen avec Maë Murray dans un double rôle

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à
Lausanne et Genève**

Band (Jahr): **2 (1925)**

Heft 6

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-728862>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Princesse Nadia

au Théâtre Lumen

avec Maë Murray dans un double rôle.

La tragédienne Nadia Farinova était l'idole de tout New-York, tant à cause de sa beauté et de son talent qu'à cause du mystère de son origine. On la disait princesse russe, échappée à la révolution. De tous ceux qui l'entouraient d'hommages, aucun ne l'aimait plus sincèrement qu'Eric Mad Carthy. Son amour fut assez éloquent pour la faire renoncer à la scène et la décider à devenir sa femme. Certes, il n'y avait pas de



mésalliance : un Mac Carthy pouvait sans désespoir épouser une dame de l'ancienne cour des tsars.

Pour ses débuts dans la haute société new-yorkaise, la nouvelle Mme Mac Carthy avait le projet de donner une grande fête costumée, essentiellement russe. Afin de se procurer des accessoires susceptibles d'élever la couleur locale, Jimmie, un familier du jeune ménage, s'était mis en campagne et il avait découvert une maison d'émigrés où il n'eut qu'à choisir. Il y avait là une jeune fille qui ressemblait d'une façon déconcertante à la princesse Nadia. Elle se nommait Zita. Ce fut elle qui fit la livraison chez les Mac Carthy. La première personne qu'elle aperçut dans leur hôtel fut précisément Nadia. Est-ce qu'elle se trompait ? Non ! assurément : Zita se trouvait bien en face de sa sœur chérie qu'elle était venue rechercher en Amérique. Elle allait se jeter dans ses bras ; mais la jeune femme la repoussa avec un étonnement hautain. Cette servante se méprenait, elle ne la connaissait pas !...



La fête eut lieu, splendide, étincelante. Elle battait son plein quand un homme masqué s'approcha de Nadia, lui glissa un papier dans la main et disparut. « Votre sœur est en danger, disait le billet. Hâtez-vous ! Vous seule pouvez la sauver ! » Suivit l'adresse de Zita. Nadia courut à l'endroit indiqué, car Zita était bien sa sœur et elle l'avait reconnue. Mais là, le passé de la fausse princesse l'attendait. Un moujik qu'elle avait offensé cruellement et balafra l'époque où, dans son pays, elle dansait dans les tavernes, et qui avait juré de se venger d'elle, l'avait attiré par la lettre mensongère. Il était venu de Russie avec Zita. Et maintenant il tenait sa proie. Soudain Eric, qui, à la recherche de sa femme, avait trouvé le billet oublié par elle, apparut et fit feu sur l'agresseur. Ce fut Nadia qui s'écroula. Elle n'eut que le temps, avant d'expirer, d'avouer que l'amour seul l'avait empêchée de dire son origine. Pour exaucer le dernier vœu de la mourante, Eric recueillit Zita que Jimmie épousa plus tard.

L'INEXORABLE

à la Maison du Peuple

Chef-d'œuvre de Rudyard Kipling.

Un ingénieur anglais épouse à Lahore selon les rites hindous, une jeune indienne d'une merveilleuse beauté nommée Ammera.

Pendant de longs mois, c'est pour le jeune couple une existence de rêves, et l'enfant naît enfin comblant Jack et Ammera de joie et d'orgueil et rendant à tout jamais indissolubles les liens fragiles qui unissaient au jeune ingénieur l'âme de son âme.

Mais la vie n'est pas seulement faite de joies. Celles que Jack et Ammera avaient connues étaient trop exquises pour pouvoir durer. L'enfant meurt terrassé en quelques jours par les fièvres et tandis qu'Ammera se désole, Jack la console. (Il n'y a pas de ta faute, je te jure ! nul ne peut aller contre son destin...) C'était écrit.

Soudain, après une longue sécheresse, une épidémie éclate, terrible, semant les champs et les villes de morts et de mourants. Toutes les femmes blanches ont déjà quitté la ville où le fléau règne en maître, pour se diriger sur les collines. Jack veut qu'Ammera le rejoigne, elle s'y refuse. (Je suis ta compagne, je resterai près de toi, ô mon bien-aimé.) Et quelques jours plus tard, Ammera succombe elle aussi terrassée par un mal impitoyable, en murmurant à l'oreille de celui qui a été son dieu... (Plus tard, tu épouseras sans doute une femme de ton pays, mais la joie de recevoir dans tes bras ton premier né t'est ravie à tout jamais.)

Enfin, la pluie bienfaisante tombe à torrents. Elle fonde les murs, coupe les routes, nettoie les tombes à fleur de terre du cimetière musulman, et quand Jack veut revoir la maison où il a connu la joie divine d'aimer, il la trouve détruite par l'aveugle destin qui a déjà brisé son bonheur. Il part accablé de tristesse. Le vent brutal ferme la porte qui cachait jadis aux yeux de tous sa félicité. Des ouvriers viennent achever de démolir la maison qui menace ruine et bientôt il ne reste plus rien qui rappelle ce doux nid d'amour anéanti par l'inexorable destin.

LE LYS DE LA VIE

d'après le Conte fantastique de S. M. la Reine Marie de Roumanie.

À la Maison du Peuple

Il était une fois... dans un palais très vieux, un roi, une reine et deux princesses : Corona et Mora leurs filles. Tous les jours étaient des dimanches pour la jeunesse du palais.

Un jour un étrange messager se présenta. Il annonçait la visite d'un prince qui venait d'un lointain royaume faire choix d'une fiancée. Le prince arriva peu de temps après. Il était beau comme une étoile, plein d'honneur et de perfection. Et du premier regard les deux princesses sentirent dans leur cœur qu'elles l'aimaient.

La princesse Corona disait à son fidèle bouffon tous les émerveillements de son amour pour le prince et lisait avec lui dans un livre merveilleux des belles légendes. L'une d'elles, celle du Lys de la Vie, disait : « Très loin... très loin de par le monde, au delà des mers sonores et des monts farouches, il est un lys miraculeux. Seul un être pur pourra le cueillir et celui qui le possédera pourra donner le bonheur aux autres, comme le soleil apporte la vie à la terre... »

Or, le prince avait choisi la princesse Mora. Peu de temps après, un mal étrange le terrassait.

La princesse Corona, désespérée par la maladie du prince, que l'on disait mortelle, se souvint de l'histoire merveilleuse du Lys de la Vie et décida qu'elle irait chercher la fleur de la légende.

Elle partit... Tous les hôtes des pays fantastiques, heureux de voir tant de ferveur dans cette âme pure, lui apportèrent le secours de leur pouvoir bienfaisant.

La petite princesse traversa des forêts immenses et des pays fabuleux. Le soir, elle s'endormait au pied des arbres et de beaux rêves illuminaient ses nuits. Dès l'aurore elle se remettait en route. Elle parcourut de nombreux pays et arriva devant la mer.

C'était le pays des Sirènes. La princesse sût résister à leur enchantement et se sauva, laissant les sirènes endormies. Elle allait toujours obstinée à la recherche du lys quand une vieille femme abandonnée, qui vivait dans une coque de bateau, l'aperçut.

Elle accueillit la princesse dans l'épave où elle vivait et lui donna une lumière qui devait la préserver de tout danger pendant son long voyage. Cette vieille femme avait un amant qu'elle avait envoyé loin d'elle chercher la fortune.

« Soyez heureuse, dit-elle à la princesse, de ce que Dieu vous donna et ne cherchez pas à atteindre l'impossible. Pour ne pas avoir eu cette sagesse, j'attends toujours le bien-aimé qui ne revient jamais. »

La petite princesse promit de ne pas oublier le conseil de la solitaire et continua sa route. Elle atteignit la forêt hantée dont les arbres étaient comme des personnages étranges, courut parmi des rochers où se noyaient des formes bizarres et parvint au pays de l'Éffroi, où de mains sans bras cherchèrent à l'agripper. L'aurore naissante lui donna du courage, car elle était lasse et sans espoir. Elle tenait dans ses mains la petite lampe, un morceau de verre jaune et un petit aimant que lui avait donné la vieille femme de la mer, pour la protéger et afin qu'elle pût approcher le Lys de la Vie, dont la seule vue rendait aveugle.

Elle arriva devant un portail merveilleux, mais auquel ne menait aucun chemin. Elle s'en fut et vit plus loin, un autre portail plus splendide que le précédent mais aussi inaccessible. Elle continua sa route et parvint devant un portail encore plus grandiose que les deux premiers. Là elle vit passer un vieillard qui lui donna une rose et disparut. La vieille femme de la mer lui avait interdit de prononcer une parole et la princesse désespérée, appuyée contre le portail, attendait.

Mais la rose qu'elle tenait dans sa main toucha le portail et le miracle s'accomplit. La rose avait ouvert la porte magique et la princesse aperçut Le Lys de la Vie. Elle s'en approcha. Il se dressait au-dessus d'un nid de serpents lumineux.

Alors, pour la petite princesse qui s'avancait, les serpents formèrent une sorte de passerelle pour qu'elle y posa ses pieds. Elle cueillit le Lys de la Vie, et les serpents disparurent. La petite princesse devint toute lumineuse et sa robe était un bijou fait de l'écaïlle des serpents.

Elle retourna au palais de son père, courut jusqu'à la chambre du prince moribond et plaça sur sa poitrine haletante le lys miraculeux. Le prince aussitôt revint à la vie, mais selon la légende, le lys ne donnait le bonheur qu'aux autres, le premier baiser du prince fut pour la princesse Mora...

Plus tard, lorsque l'amour au cœur, s'en fut allé avec sa bien-aimée, dans toute la pompe de sa cour, après les adieux touchants d'une part et déchirants de l'autre, la princesse Corona, le cœur brisé, disparut dans les ténèbres de la nuit. À l'aube, les couventines blanches trouvèrent au pied des grands cyprès une forme étendue. C'était la petite morte d'amour. Et l'église de son enfance salua de son glas argentin le cortège lillial de celle qui, peut-être dans l'au-delà, trouvait le bonheur vainement cherché sur la terre.

Le Lys de la Vie est un enchantement ! Un rêve ! Un miracle de grâce et de candeur ! L'évocation d'un conte de fée qui nous transporta un instant dans le domaine illuminé de l'Irréel.

Nous devons à Loïe Fuller, une émotion d'une délicatesse et d'une subtilité incomparables, une heure d'illusion, un voyage au pays du Merveilleux sur l'aile d'un poème tout de lumière, de tendresse et d'amour. Nous lui devons aussi la révélation à l'écran d'une formule nouvelle, qui ouvre un horizon ensoleillé à l'art cinématographique.

La lumière qui éclaire le film se joue sur les étoffes aux couleurs changeantes et communique une vie particulière à la forêt hantée, ajoutant au mystère troublant des sous-bois et créant une atmosphère hallucinante et féérique.

Auguste NARDY (Bonsoir).



Joseph Schenk a renoncé à filmer Mme de Pompadour, ainsi que d'autres œuvres historiques. « Les femmes, dit-il, s'identifient à l'héroïne de l'écran ; aussi ne trouvent-elles pas le moindre intérêt aux films historiques. » Ajoutons à cela la question chiffons. La femme va aussi au Ciné pour voir ce qui se porte, surtout ce qu'elle pourra porter. Ces êtres charmants ne s'évadent guère de leur personnalité.

Cecil B. de Mille proteste contre les coupures que l'on fait subir à ses films et qui les dénaturent. Espérons qu'il aura gain de cause comme le poète Francis Jammes dont les œuvres délicates avaient été sabotées par la lourde férule de H. Brouillot qui voulait adapter ses poèmes pour la laïque ; la propriété intellectuelle est plus sacrée que l'autre, parce qu'elle n'est gardée que par l'honneur. Aussi M. Brouillot s'est vu condamner, pour préjudice moral qu'il avait causé à l'artiste. Il y a encore des juges à Berlin, et même ailleurs.

D'après notre toujours excellent confrère berlinois *Lichtbildbühne*, Otto Gebühr prépare *Der alte Fritz*, une des plus intéressantes figures historiques. Fin, spirituel, affranchi de tout, le grand Frédéric est plus à la page que bien des contemporains. Ainsi que les peuples qui ont changé de régime, les Allemands se tournent vers un passé qui fut glorieux ; en France également, Gance va évoquer le Corse aux cheveux plats. Egalera-t-il *L'Agonie des Aigles* ? Il est difficile d'éclipser un auteur de la valeur de Georges d'Espèrès.

Une série de *Pirates* est annoncée : en France, *Sarcouf*, le corsaire breton. En Amérique, *Captain Blood*, interprété par Kerrigan. En Allemagne, le lumineux héros des *Nibelungen*, Paul Richter, apparaîtra sous les traits d'un filibustier dans *Piraten*.

Nous aimons tous voir ces héroïques bandits, sans peur sinon sans reproche — aux yeux de la morale bourgeoise — ; ils ont l'allure et demeurent les belles images que l'on se plaît à évoquer dans les époques veules.

Il y a d'autres *Pirates* dont le film dédaigne d'enregistrer les médiocres faits. Ce sont les petits filibustiers d'eau douce qui, un peu à court d'idées, pillent celles des autres avec un cynisme ingénu qui fait sourire. Mac Sennet pourrait en tirer une parodie des grands Corsaires : *Les Pirates de la Mer aux Canards*.

La Bobine.

Annoncez dans L'Écran Illustré

c'est le meilleur moyen de propagande. L'ÉCRAN ILLUSTRÉ se vend dans tous les Cinémas, dans tous les Kiosques, dans les Gares et chez les Marchands de Journaux.



Cliché "Pathé-Films", Genève.

MARIE OSBORNE

La Montée vers la Lumière

au ROYAL-BIOGRAPH.

Interprété par LLOYDS HUGUES et P. CURLEY.

Hamilton Perry, arriviste farouche dont la fortune rapide n'a pas été sans causer d'après mécontentements, a un fils aussi doux qu'il est brutal, aussi honnête qu'il est peu scrupuleux.

Ce fils, Paul, est amoureux d'Evelyne, fille du Révérend Barker, un brave pasteur du voisinage. Et c'est entre les jeunes gens, une camaraderie charmante, jusqu'au jour où Paul obtient la main d'Evelyne et l'épouse, sans se douter que Jane, la fille aînée de Barker, l'aime en secret, et a le cœur brisé de le voir appartenir à une autre.

Un an passe, un an de félicité parfaite pour le jeune couple. Mais le malheur ne tarde pas à venir réduire à néant tous les rêves de bonheur de Paul et d'Evelyne. Cette dernière meurt en mettant au monde un petit garçon et Paul, désespéré, ne croyant plus à rien, fuit sa maison, son village natal et va mener à travers le monde une existence indigne de lui.

Accablé par tant de douleur, le pasteur Barker a vu son intelligence s'affaiblir de jour en jour. Il a dû abandonner sa cure, et Jane a dû accepter une modeste place de dactylographe pour faire vivre les siens et le fils de Paul et d'Evelyne, le petit Bob, qu'elle s'est chargée d'élever.

Quant à Hamilton Perry, dont les événements n'ont point entamé la dureté et l'intransigeance, il est de plus en plus haï par ses ouvriers. Un soir, quelques délégués de ces derniers forcent sa porte, revolver au poing, et viennent le sommer d'augmenter leurs salaires. Hamilton refuse et les choses sont sur le point de mal tourner quand le petit Bob arrive chez son grand-père et désarme, par son innocente intervention, les hommes prêts à frapper.

Et c'est lui, le petit Bob, qui, par sa douceur, par l'ingénuité charmante de ses paroles, ramène dans la bonne voie son père, revenu enfin au pays et qui le rencontre par hasard sans le reconnaître.

C'est la voix de l'enfant qui fera entrevoir la lumière à cette pauvre âme trop longtemps égarée dans les ténèbres, et c'est elle qui, par surcroît, lui apportera le bonheur.

...Jane Barker, en effet, n'a jamais cessé d'aimer Paul Perry, et il lui suffira d'un geste du petit Bob pour unir à jamais leurs deux destinées.

Vous passerez d'agréables soirées à la Maison du Peuple (de Lausanne).

CONCERTS, CONFÉRENCES

SÉANCES CINÉMATOGRAPHIQUES

Salles de lectures et riche Bibliothèque.

Carte annuelle : 2 fr. En vente dans tous les magasins de la Société Coopérative de Consommation et au magasin E. Peytrequin, 4, Rue de la Paix.